

Odile Decq, archiguerrillère

Vêtue de son armure punk-gothique, elle bâtit peu, mais dans le monde entier, contre vents et marées. À Paris, elle martèle sa cause à l'École spéciale d'architecture. Aujourd'hui, elle fait sortir de terre le musée MACRo à Rome, ancre une gare maritime à Tanger. Des œuvres hissées de mains d'acier.

Texte Anne-Marie Fèvre



Quand on rencontre Odile Decq, en mai dans son agence du Marais, on se surprend à fredonner une chansonnette des années 70 : « *Je me souviens que la chambre était rouge comme une bouche...* » Cette blquette lui irait bien car elle dégage, malgré elle peut-être, de la douceur. Ce refrain est bien sûr un contre-sens, cette archi-Siouxsie de 55 ans reste fidèle à sa panoplie gothique noire, écoute du

hard rock norvégien, elle dont le nom de Decq sonne sec, comme le rock, comme un roc. Toujours fan du son punk le plus rigoriste, elle sait s'en servir pour expliquer son projet de gare à Naples à un jeune architecte de son équipe : « *Soyez violents ! Comme Joy Division, qui n'ont fait que deux disques, mais avec un son unique. Il faut de la colère, soyez rugueux, il faut que cette gare soit un craquement du sol, comme un volcan !* » (1) Plus calme : « *On a perdu ce concours à Naples, mais cela nous a aidés. Il faut prendre des risques, celui de la recherche permanente.* » Decq n'aime pas les idées reçues, mais aller « *chercher derrière...* »

À Rome, justement, c'est « *derrière* » les murs d'une ancienne brasserie Peroni que cette conceptrice frontale a dû se positionner. Tandis que sur la Piazza del Popolo s'enroule déjà le complexe MAXXI, le musée des arts du 21^e siècle signé de l'Anglo-irakienne Zaha Hadid, Odile Decq vient, elle, de livrer le 28 mai le MACRo, le musée d'art contemporain. « *Quand j'ai vu passer ce concours, fin 2000, s'enthousiasme-t-elle, c'était à peine croyable. De l'art contemporain dans la Rome antique ! Cela tombait à pic, je n'avais plus trop de travail, on a gagné ! Au bout de dix ans. Il est inauguré fin mai, mais ne sera ouvert au public qu'à la fin de l'année.* »

À l'Est, vers la Porta Pia, elle devait conserver pour le MACRo deux bâtiments de l'ancienne brasserie. La guerrière « *s'est avancée mas-*

quée ». Elle accepte de rester en deçà des murs, de creuser derrière. « *Ici, il faut faire gaffe, douze mètres en dessous du chantier, il y a des vestiges.* » Mais à l'intérieur, elle « *joue* » vraiment. Enroule deux rampes, dont une qui monte sur le toit. « *Je me suis inspirée des terrasses privées, comme dans le film d'Ettore Scola (la Terrasse), mais pour faire deux places publiques. Une sur le toit, une autre en dessous avec une fontaine qui les relie. Ces piazzas prolongent et animent ce quartier résidentiel, elles sont en basalte noir, comme les trottoirs du Sud de l'Italie.* » L'architecte britannique ami, Peter Cook, écrit : « *C'est au musée de Rome que ses flèches et ses incisions si caractéristiques sont particulièrement à l'épreuve. Elle a extrait une nouvelle architecture d'où naît au sommet toute la grâce d'un paysage de verre.* » (2) Ainsi, elle a mené la bagarre contre temps et procédures italiennes, avec ses armes de verre, de métal, et ses couleurs, le rouge et le noir, l'auditorium est de couleur sang... On n'a pas encore parcouru son musée romain, on se garde la surprise de l'éprouver.

LA DAME DE PIQUE PUNK

Odile Decq affirme combattre les idées reçues mais se les reprend à la volée. On lit et relit à son sujet le même cliché : « *C'est d'abord un look.* » On ne peut échapper à sa panoplie de Dame de pique punk. Chevelure pétard, vêtements et maquillage noirs, sont devenus son identité visuelle, une silhouette-label. C'est le précipité de son histoire accidentée, de son œuvre tranchante.

Cette druidesse est née à Laval en 1955. « *Dans une famille bretonne, de sept enfants, catho, pas très aisée. J'étais le mouton noir. Je me cousais mes minijupes interdites. Renvoyée de toutes les écoles de Laval, j'ai eu mon baccalauréat en candidate libre. Ouf, je pars à Rennes faire de l'histoire de l'art. Je pensais que les Arts déco, c'était bien pour une fille !* » Mais elle rencontre des étudiants en architecture, comprend fermement qu'elle fera ce métier, montera à Paris ▶



► pour être diplômé en 1978 de l'école UP6. Comme « dans les années 70, l'école était souvent en grève », pour vivre, elle fait des petits boulots, pour se former, des chantiers d'architecture. Elle monte son agence dès 1980.

UNE AVENTURIÈRE ET SON RÉSEAU

Et elle rencontre Benoît Cornette, qui devait être médecin mais qui fut architecte. Ils forment un couple amoureux, indissociable, de punks celtes, d'associés de 1985 à 1998 dans leur agence ODBC. Un duo en cuir noir, épris de l'acier. Lui cheveux longs plaqués, plus intériorisé, elle, mèches couleurs de flammes au vent, en avant. Ils foncent très souvent à Londres, pour des concerts rock le samedi, et pour étudier les chantiers d'architecture le dimanche. « Nous étions à contre-courant, c'était la période du retour à l'histoire en architecture. Notre chance fut de tomber dans la fonction oblique de Claude Parent, de le rencontrer, avec Paul Virilio. Un de nos héros était l'architecte utopiste Yona Friedman, on lisait tout, on s'intéressait à la linguistique, aux maisons bulles. On était adopté par la scène londonienne, avec Peter Cook, Andreas Papadakis... »

Puis ils gagnent le concours de la Banque Populaire de l'Ouest (BPO), près de Rennes. Ce bâtiment de 1990 où flamboie le métal, est l'héritier des œuvres high-tech britanniques qu'ils ont épiées. « La célèbre façade avec sa structure déportée, écrit le critique français Francis Rambert, n'est presque rien à côté de l'espace liquide que crée l'entre-deux, fascinante ambiguïté entre le dehors et le dedans. » La BPO marque les esprits, elle est quatorze fois primée. Le duo est plus que repéré, d'expositions de recherches comme les « Maquettes invraisemblables », au viaduc de Nanterre de l'A14, un pont habité de bureaux. Ces iconoclastes sont rattrapés par les lauriers, dont le Lion d'or à la Biennale de Venise en 1996. « Ils deviennent très tôt des petites stars internationales, reconnus ailleurs », explique sa copine

architecte, Isabel Herault. *Et en France, on n'aime pas cela, ça énerve. Du coup, ils ne bâtiront pas beaucoup ici... »*

En 1998, Benoît Cornette meurt, fracassé dans un accident de voiture. Elle est blessée. Déchirure, cicatrices. Decq reprend la route, seule, sans plainte. Fidèle à leur duo pensant, elle garde le nom de leur agence, toujours ODBC. « J'ai fait le tri parmi les gens sur lesquels je pouvais compter, me suis appuyée sur notre réseau étranger. Si je n'avais pas été architecte, j'aurais fait aventurière, alors je suis repartie. Avec de la douleur, sans nostalgie. » Cette catastrophe l'a rendue plus libre, « en couple, on s'autorégule, la violence devient moyenne ». Femme isolée dans cette corporation d'hommes, elle a appris à ne pas crier dans les aiguës, à sourire, mais à ne rien lâcher.

Les commandes, les projets sont revenus. Le bateau privé *le Wally Esense*, loft sur la mer, file comme une lame mordorée. Le Frac Bretagne (le Fonds régional d'art contemporain), en cours, permettra « une déambulation séquentielle verticale, brute et sophistiquée, dans l'ambiguïté de la matière ». La gare maritime de Tanger se veut une ancre tendue au voyageur pour lui donner la sensation qu'il est déjà parti. Sont en chantiers le pavillon et restaurant Archipel à Lyon-Confluences, un bâtiment dans l'opération de reconversion de l'entrepôt Mac Donald à Paris. Et aussi un restaurant à l'opéra Garnier. Elle a construit en Autriche, à Shanghai, Rotterdam, Florence...

L'ARCHITECTE DU CORPS

Odile Decq refuse toute théorie figée, « car ce serait mourir », et sa démarche architecturale s'hybride avec d'autres disciplines. Avec l'art contemporain, grâce à des installations, du jardin noir au festival de Chaumont à une exposition, aujourd'hui, à l'espace Vuitton, avec l'artiste Camille Henrot. Elle ne « méprise pas les choses normales, comme la mode », voit les liens entre haute couture et la rue, espère des transfusions entre bâtiments de recherches et constructions de masse. Elle pratique aussi le design, en dessinant les chaises du MACRO romain, avec l'entreprise italienne Poltrona Frau.

Mais le parcours du bâtiment reste une de ses causes. « Entrer sans franchir une porte, en référence au cinéma où l'on passe d'une séquence à une autre, sans s'en apercevoir. À Rome, je propose une promenade en pente, qui déplace le centre de gravité des visiteurs, qui leur ouvre une relation personnelle aux œuvres. On circule, on fait un pas, et un autre point de vue apparaît. L'art contemporain, on doit vivre avec, être surpris par l'artiste qui joue avec l'espace, qui parle au corps. » Le corps est au centre de sa vie, et à l'intersection de ses rampes et de ses antres. Elle s'appuie sur la vision de Paul Virilio. « Pour lui, le défi du 21^e siècle, c'est cette question du corps. Car avec le développement de la pauvreté, on abandonne son corps, on ne le soigne plus, on n'a plus conscience de soi-même. Et le monde virtuel lui aussi fait disparaître le corps. L'addict face à l'écran n'a plus que deux yeux et des doigts. Il faut remettre l'humain dans des positions différentes, vivifier ses sensations de toucher, faire appel à sa chair, son sang. Pas le sang de la mort, le sang vivant qui circule dans nos veines. L'architecture doit se préoccuper de cela. »

UN FOULARD À TÊTES DE MORTS

Ce qui a fortifié Decq en France, c'est l'École spéciale d'architecture de Paris (l'ESA), qu'elle dirige depuis 2007. Elle est pédagogue avec tous les pores de sa peau. Bretonne, elle aime recevoir la violence des vagues, pour la renvoyer, toujours avec une ligne d'horizon au loin, négocier sans cesse avec les éléments. Alors pour cette école, « autogérée, indépendante », elle est capitaine de navire, un peu pirate. Elle la porte à un niveau international, elle qui a enseigné à la Columbia à New York. Elle crie, sans pitié, aux étudiants : « Vous avez le devoir de rêver, battez-vous, résistez, construisez un monde qui m'intéressera quand je serai une vieille dame. » Elle se démène pour que se crée une école d'architecture à Rabat, donner des bourses aux Africains, envoyer les étudiants dans le monde réel, les zones de paupérisation périphériques de la planète. Quand la jeune agence Encore Heureux lui propose un projet en Mongolie, pour travailler sur l'habitat des nomades sédentarisés dans le chaos, elle dit : « Foncez. » Sans maternage, qu'ils se débrouillent ! Son engagement est là. Comme avec son agence de vingt personnes, cosmopolite, où intransigeante, elle ne joue pas à la fée.



Certains matins, elle se demande : « *L'architecture, ça sert à quoi ? À qui ? Pour faire un bateau pour un milliardaire ?* » Car elle ne fait pas de logement social, c'est trop formaté, « *il n'y a pas un mètre carré pour jouer* ». Oui, elle est écologique, naturellement, mais conteste le développement durable technique, confisqué par des bureaux d'études. Le Grand Paris est une mystification. Elle n'aime pas la scène archi-franco-française qui s'autopromotionne, elle manque d'air, a besoin du large des voyages. Elle est inquiète de l'avenir de l'Europe, un jeu de dominos effrayant, « *c'est un peu Sarajevo en 1914* ». Quand Alexander McQueen est mort, elle a couru acheter son foulard noir à têtes de morts, qu'elle porte comme un doudou gri-gri. Est-elle trop doloriste, ensanglantée comme on lui reproche, trop dure voire méchante, avide de pouvoir, ne baissant jamais sa garde ? Pourtant cette Duchesse noire, qui refoule ses jardins calmes, n'a pas son pareil pour enchanter, secouer. Vous faire repartir, moins lâche, à l'attaque du monde. ●

Ci-dessus, le Frac de Bretagne, livraison prévue en 2011.

Page de gauche, de haut en bas, la BPO, Banque populaire de l'Ouest, Rennes 1990. La terrasse du MACRo de Rome.

Ci-dessous, portrait d'Odile Decq : « *Il faut remettre l'humain dans des positions différentes, vivifier ses sensations de toucher, faire appel à sa chair, son sang. L'architecture doit se préoccuper de cela.* »



¹ **Odile Decq at Work**, un film documentaire de Martine Gonthié, collection À contre-temps, 52 minutes, 2009.

² **Odile Decq (et Benoit Cornette)**, un livre de Lionel Lemire, 348 p., 45 €, éditions Actar D, 2007.

³ www.odbc-paris.com

Actualité
MACRo, (le musée d'Art contemporain de Rome), 54, via Reggio Emili, Rome. Première inauguration fin mai, ouverture au public fin 2010.

Espace Louis Vuitton, exposition « *Perspective, regards croisés entre Odile Decq et Camille Henrot* », jusqu'au 5 septembre, au 101, avenue des Champs-Élysées et 60, rue Bassano, 75008, Paris, tél. : 01 53 57 52 00.